

ITAMAR VIEIRA JUNIOR

CHARRUE TORDUE

Roman traduit du portugais (Brésil)
par Jean-Marie Blas de Roblès

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *Charrue tordue*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Torto arado
Vieira Junior, Itamar

© 2018, Itamar Vieira Junior e LeYa S.A.
© Zulma, 2023, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Charrue tordue*,
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

À mon père

La terre, le blé, le pain, la table, la famille (la terre); il existe dans ce cycle, disait le père dans ses sermons, amour, travail, temps.

RADUAN NASSAR

TRANCHANT

Bibiana

J'avais un peu plus de sept ans le jour où j'ai sorti le couteau du tas de vêtements, il était enveloppé dans un vieux tissu sale avec plein de taches sombres et noué au milieu. Ma sœur, Belonísia, qui avait un an de moins, était avec moi. Juste avant cet événement, nous étions en train de jouer dans la cour de la vieille maison, avec des poupées faites d'épis de maïs récoltés la semaine précédente. Les feuilles qui jaunissaient déjà sur les épis leur faisaient comme des vêtements. Nous disions que les poupées étaient nos filles, les filles de Bibiana et de Belonísia. En voyant Grand-mère s'éloigner de la maison, le long du terrain, nous nous sommes regardées d'un air entendu : c'était le bon moment pour découvrir ce que Donana cachait dans sa valise en cuir, parmi les vieux vêtements qui sentaient la graisse rance. Donana voyait bien que nous avions grandi : dévorées de curiosité, nous envahissions sa chambre pour l'interroger sur ce qui nous revenait aux oreilles ou sur ce dont nous ne savions rien, comme les objets à l'intérieur de sa valise. Nous nous faisons tout le temps gronder par notre père ou notre mère. Grand-mère, elle, n'avait qu'à nous regarder avec fermeté pour que

notre peau frémissait et brûlait, comme au plus près d'un feu de joie.

C'est pour ça qu'en la voyant s'éloigner au fond du jardin, j'ai regardé Belonísia. Déterminée à fouiller dans les affaires de Grand-mère, je me suis glissée sur la pointe des pieds jusqu'à sa chambre pour ouvrir la vieille valise en cuir, marquée par le temps et recouverte d'une épaisse couche de poussière. Jusqu'à ce jour, elle était toujours restée sous le lit. Je suis allée moi-même à la porte jeter un coup d'œil dans le jardin, grand-mère Donana clopinait vers la brousse, derrière le verger et le potager, juste après le poulailler avec ses vieux perchoirs. À l'époque, nous nous étions habituées à ce que Grand-mère parle toute seule et dise des choses étranges, comme demander à quelqu'un d'invisible de se tenir à l'écart de Carmelita, la tante que nous n'avions jamais connue. Elle implorait aussi le fantôme qui hantait sa mémoire de rester loin de ses petites-filles. C'était une profusion de phrases décousues. Elle parlait de gens qu'on ne pouvait pas voir – les esprits – ou dont le nom ne nous disait rien, parents ou amis éloignés. Nous avions pris l'habitude de l'entendre parler dans la maison, sur le seuil, en chemin vers les plantations, ou dans la cour, comme si elle conversait avec les poules ou les arbres morts. Belonísia et moi on se regardait en riant sous cape, et on s'approchait d'elle, mine de rien. On faisait semblant de jouer tout près de Grand-mère, juste pour l'écouter, et ensuite nous répétions ce qu'elle avait dit, avec un grand sérieux, à nos poupées, aux plantes et aux animaux. Nous

répétions ce que ma mère disait tout bas à mon père dans la cuisine. «Aujourd'hui elle a beaucoup parlé, elle parle toute seule, de plus en plus.» Le père rechignait à admettre que Grand-mère montrait des signes de démence, il disait que toute sa vie la mère s'était parlé à elle-même, que toute sa vie elle avait ruminé à haute voix les prières et les incantations qui tournoyaient dans sa tête.

Ce jour-là, la voix de Donana s'est éloignée au fond du jardin, au milieu des caquètements et des chants d'oiseaux. C'était comme si les prières et les phrases qu'elle prononçait, qui souvent n'avaient aucun sens pour nous, étaient emportées au loin par le souffle de nos respirations anxieuses et la bêtise que nous étions sur le point de commettre. Belonísia s'est glissée sous le lit et a sorti la valise. La peau de pécarí qui recouvrait les imperfections du sol en terre battue s'est froissée sous son poids. C'est moi qui ai ouvert la valise sous nos yeux brillants. J'ai soulevé de vieux vêtements, et d'autres aux couleurs encore vives que la lumière fit rayonner dans la chaleur du jour, une lumière que je n'ai jamais su décrire exactement. Et au milieu de ce fouillis, un objet enveloppé d'un tissu sale a soudain attiré notre attention, comme s'il s'agissait d'un bijou précieux que Grand-mère gardait dans le plus grand secret. J'ai défait le nœud, attentive à la voix de Donana, encore lointaine. Les yeux de Belonísia ont scintillé du même éclat que notre trouvaille, ce cadeau tout neuf qui semblait d'un métal récemment forgé. J'ai levé le couteau devant nos yeux, il n'était ni

grand ni petit, et ma sœur a demandé à le prendre. J'ai refusé; je voulais l'observer en premier. Je l'ai reniflé, et il n'avait pas l'odeur rance de la valise de Grand-mère, il n'avait pas de taches ni d'éraflures. Pressée par le temps, il me fallait d'abord explorer le « secret » au maximum, découvrir à quoi pouvait servir la chose que j'avais entre les mains. J'ai vu une partie de mon visage se refléter sur la lame comme dans un miroir et, en plus petit, le visage de ma sœur. Belonísia a essayé de me prendre le couteau des mains: « Laisse-le-moi un peu, Bibiana... » J'ai reculé: « Attends! » C'est alors que j'ai mis le métal dans ma bouche, tant j'avais envie d'en connaître le goût, et, presque en même temps, le couteau a été retiré avec violence. Mes yeux sont restés grands ouverts, rivés sur ceux de Belonísia, qui porta à son tour le métal entre ses lèvres. En plus du goût de métal sur mon palais, il y avait celui du sang chaud qui dégoulinait du coin de ma bouche entrouverte et de mon menton. Le sang gouttait sur le tissu sale et taché de noir qui avait enveloppé le couteau.

Belonísia, elle aussi, a retiré la lame, mais elle a porté sa main à la bouche comme si elle voulait en sortir quelque chose. Ses lèvres étaient teintées de rouge, je ne savais pas si c'était dû à l'émotion d'avoir goûté au métal, ou si, comme moi, elle s'était blessée, parce que chez elle aussi du sang coulait. J'ai essayé d'avalier ce que je pouvais du mien, tandis que ma sœur se frottait rapidement la bouche, les yeux crispés et embués de larmes, pour essayer d'atténuer la douleur. J'ai entendu le pas lent de Grand-mère; elle appelait Bibiana, elle

appelait Zezé, Domingas, Belonísia. «Bibiana, tu ne vois pas que les patates sont en train de brûler?» Il y avait bien une odeur de brûlé, mais il y avait aussi l'odeur de métal, l'odeur du sang qui imprégnait mes vêtements et ceux de Belonísia.

Le temps que Donana soulève le rideau séparant la cuisine de la chambre où elle dormait, j'avais remis le couteau à sa place, enveloppé tant bien que mal dans le tissu détrempe, mais je n'ai pas réussi à repousser la valise sous le lit. J'ai vu le regard furieux de Grand-mère, avant qu'elle n'abatte sa lourde main sur ma tête, d'abord, puis sur celle de Belonísia. Donana a demandé ce que nous faisons là, pourquoi la valise était sortie, et qu'est-ce que c'était que tout ce sang.

«Parlez!» a-t-elle dit, en menaçant de nous arracher la langue, sans se douter que l'une de ses petites-filles serrait déjà la sienne au creux de sa main.

À leur retour des champs, nos parents trouvèrent Grand-mère désorientée, hurlant : « Elle a perdu sa langue, elle s'est coupé la langue ! » Nous avions la tête plongée dans une bassine d'eau, et elle répétait cette phrase avec une telle insistance que, certainement, à cet instant-là, Zeca Chapéu Grande et Salustiana Nicolau pensèrent que leurs deux filles s'étaient mutilées au cours d'un rituel mystérieux qui, selon leurs croyances, demanderait beaucoup d'imagination pour être expliqué. La bassine n'était qu'une flaque rouge et nous pleurions toutes les deux. Plus nous pleurions, serrées l'une contre l'autre, voulant demander pardon, plus il devenait difficile de savoir qui avait perdu sa langue, et qui devrait aller à l'hôpital situé à des lieues d'Água Negra. Le contremaître du domaine est arrivé dans un Ford Rural vert et blanc pour nous emmener. Ce Rural, comme on l'appelait, servait aux propriétaires quand ils étaient sur place, mais aussi à Sutério, le contremaître, pour faire la navette entre la ville et Água Negra, ou parcourir les terres du domaine quand il ne voulait pas le faire à cheval.

Ma mère prit les dessus-de-lit et les nappes pour

essayer d'étancher le sang. Elle criait après mon père, d'une voix aiguë, qui plus que son regard effaré, traduisait son désespoir. Lui cueillait des herbes, les mains tremblantes, dans les plates-bandes près de la maison. Les herbes, c'était pour les prières et les charmes durant le trajet jusqu'à l'hôpital. Les yeux de Belonísia étaient rouges à force de pleurer, je ne sentais même plus les miens. Ma mère, sous le choc, demandait ce qui s'était passé, avec quoi nous jouions, mais nos réponses étaient de longs gémissements difficiles à interpréter. Mon père enveloppa la langue dans une de ses rares chemises. Pendant ce temps, moi, je craignais que l'organe en colère se mette à parler tout seul sur ses genoux de ce que nous avons fait. Qu'il parle de notre curiosité, de notre entêtement, de notre transgression, de notre manque de soin et de respect pour Donana et ses affaires. Et pire encore, de notre inconscience à nous mettre un couteau dans la bouche, sachant que les couteaux saignent le gibier, saignent les animaux de la basse-cour, et tuent les hommes.

Mon père couvrit le petit paquet avec les herbes cueillies avant de partir. Par la vitre de la voiture, je vis mon frère et ma plus jeune sœur entourer Donana, tandis que dona Tonha, la voisine, la prenait par le bras et la ramenait à la maison. Ce n'est que des années plus tard que j'éprouverais du remords pour ce jour-là, pour avoir laissé Grand-mère désemparée, en larmes, comme si elle était incapable de veiller sur qui que ce soit. Pendant le voyage, l'angoisse de ma mère était palpable dans le murmure de ses prières et le contact

glacé de ses mains calleuses, toujours si chaudes d'habitude, mais dont on aurait dit qu'elle les avait plongées dans une bassine d'eau refroidie par toute une nuit à la belle étoile.

À l'hôpital, il fallut attendre longtemps avant qu'on s'occupe de nous. Nos parents étaient blottis dans un coin à nos côtés. J'ai remarqué les pantalons crottés que mon père n'avait pas eu le temps de changer. Ma mère avait un foulard coloré noué autour de la tête, celui qu'elle portait sous son chapeau, dans les champs, pour se protéger du soleil. Elle n'arrêtait pas de nous essuyer le visage avec des pièces de linge qu'elle sortait une à une de son balluchon, sans que je parvienne à les identifier, et qui sentaient le renfermé. Mon père tenait toujours la langue enveloppée dans sa chemise. Il avait mis les herbes dans les poches de son pantalon, sans doute par honte d'être montré du doigt comme sorcier dans un lieu qu'il ne connaissait pas. C'est le premier endroit où j'ai vu plus de Blancs que de Noirs, et comment les gens nous regardaient avec curiosité, mais sans nous approcher.

Lorsque le médecin nous a emmenés dans la salle d'examen et que mon père lui a montré la langue comme une fleur fanée entre ses doigts, il a secoué la tête en signe de dénégation. J'ai vu aussi le soupir qu'il a poussé quand il nous a fait ouvrir la bouche presque en même temps. Celle-là devra rester ici. Elle aura du mal à parler, à avaler. Il n'y a aucun moyen de la réimplanter. Aujourd'hui, je sais ce que cela signifie, mais à l'époque, tout cela dépassait mon entendement, et

encore plus celui de mon père et de ma mère. À cet instant, même si Belonísia ne me regardait pas, nous étions toujours unies.

Une fois nos blessures recousues, nous sommes restées deux jours de plus avant de quitter l'hôpital avec tout un tas d'antibiotiques et d'analgésiques. Il nous faudrait revenir deux semaines plus tard pour faire enlever nos points de suture. Nous ne devions manger que de la bouillie et de la purée, des aliments pâteux. Ma mère quitterait son travail dans les champs pour se consacrer entièrement à nos soins durant cet intervalle. Une seule de ses filles aurait des troubles de la parole et de la déglutition. Mais dès lors, le silence deviendrait notre lot commun.

Nous n'avions jamais quitté la fazenda. Nous n'avions jamais vu une grande route avec des voitures roulant dans les deux sens *pour se rendre dans les endroits les plus éloignés de la Terre*. Ce sont les mots de Sutério. Sur le chemin du retour, nous étions seulement submergées par l'odeur du sang qui coagulait dans nos bouches et par les prières de ma mère et de mon père, abasourdis. Le contremaître se contentait de rire, disant que les enfants sont comme les chats, qu'ils rendent aveugle, un instant ils sont ici, un autre ailleurs, presque toujours à inventer quelque chose pour donner la migraine à leurs parents. Qu'il avait des enfants et qu'il était bien placé pour le savoir. Sur le chemin du retour, nous souffrions, certes l'une plus que l'autre, mais nous étions pareillement épuisées. L'une de nous s'était amputée, mais l'autre, quand bien

même elle s'était sévèrement entaillée, était loin d'avoir perdu sa langue.

Nous n'étions jamais montées dans le Ford Rural de la fazenda ni dans aucune autre voiture. Et comme le monde était différent au-delà d'Água Negra! Comme la ville était différente, avec ses maisons collées les unes aux autres par un mur mitoyen, ses rues pavées de pierres. Le sol de nos maisons et les chemins du domaine n'étaient faits que de terre battue. De cette même terre dont naissaient nos poupées en épis de maïs, et d'où provenait presque tout ce que nous mangions. Où nous enterrions le placenta et le cordon ombilical des nouveau-nés. Où nous enterrions les déjections de nos corps. Et où nous finirions tous un jour. Personne n'y échapperait. Nous avons pu observer tout cela pendant le voyage de retour, chacune de son côté, avec notre mère au milieu, absorbée par des pensées que ce tumulte avait précipitées au plus profond d'elle-même.

En arrivant à la maison, il n'y avait que les petits, Zezé et Domingas, avec dona Tonha. Mon père demanda après Donana pendant que ma mère nous tenait par la main devant la porte. Elle est descendue à la rivière il y a environ deux heures, répondit dona Tonha. Seule? Oui, elle est sortie en emportant un paquet.

Salu disait que j'étais l'aînée, la première de quatre enfants vivants et de quelques autres morts à la naissance. Belonísia arriva peu après, alors que ma mère m'allaitait encore, malgré la croyance selon laquelle l'allaitement empêche de tomber enceinte. Entre nous deux, à la différence des autres enfants, il n'y eut pas de fausse couche. Deux ans plus tard, après deux enfants mort-nés, vint Zezé et, pour finir, Domingas. Entre eux, deux bébés de plus n'avaient pas survécu. C'est Grand-mère, Donana, qui avait aidé ma mère à accoucher. Elle était notre grand-mère, mais aussi « mère attrapeuse », comme on appelle ici les sages-femmes. Ce titre disait quelle était sa place dans nos vies : grand-mère et mère. En quittant le ventre de Salustiana Nicolau, tous – vivants, morts à la naissance ou en bas âge – nous avons été accueillis par les petites mains de Donana, le premier espace hors du corps de Salu que nous étions amenés à occuper dans ce monde. Ses mains concaves que j'ai vues si souvent remplies de terre, de grains de maïs et de haricots triés, avec des ongles coupés court, comme devrait l'être toute main de sage-femme, disait dona Tonha, de petites mains

capables de pénétrer dans le ventre d'une femme pour tourner adroitement un bébé de travers, mal engagé, de ceux qui ne se présentaient pas dans la bonne position pour naître. Elle accoucherait les ouvrières agricoles du domaine jusqu'à quelques jours avant sa mort.

Lorsque nous sommes nées, nos parents travaillaient déjà au domaine d'Água Negra. Mon père était allé chercher Donana quelques semaines avant ma naissance. J'ai grandi en écoutant Grand-mère se plaindre de l'éloignement de la fazenda où elle avait passé sa vie, signe évident d'une nostalgie qu'elle disait pourtant ne pas ressentir. Elle ne réclamait pas d'y retourner, comprenait son rôle auprès du fils, mais ne cessait de lui manifester ses regrets. Quand mon père revint la chercher à la fazenda où il était né, Donana était déjà seule dans la vieille maison où elle avait vécu presque toute son existence. Ses autres enfants étaient partis, chacun à son tour, en quête d'un travail. Après mon père, la première à quitter la maison avait été Carmelita, qui s'en alla sans dire où elle se rendait, alors que sa mère venait de se retrouver veuve pour la troisième fois. Mais au fond d'elle-même, Donana souhaitait que sa fille suive son destin.

À cette époque, la terre de la fazenda Caxangá, qui avait toujours eu une production abondante, était en passe d'être démembrée. Des hommes avides de pouvoir s'emparaient de chaque parcelle : on expulsait les résidents installés là depuis longtemps, quant aux travailleurs plus récents, il suffisait de les congédier. Ces hommes puissants, souvent escortés de bandes armées,

surgissaient du jour au lendemain en brandissant des documents dont personne ne connaissait l'origine. Ils disaient avoir acheté des parcelles de Caxangá. Les prétentions de certains étaient confirmées par les contremaîtres, d'autres non. Après s'être installé à Água Negra, mon père retourna plusieurs fois à l'endroit où il était né, mais c'est Salustiana qui nous raconta ces histoires pendant notre enfance. Les nouveaux propriétaires ne gardèrent que Donana sur le domaine, à cause de son âge avancé, et parce qu'ils s'étaient en quelque sorte attachés à sa présence. Peut-être aussi parce que les pouvoirs de la vieille sorcière, ses veuves, l'évidence de son accablement, et l'histoire de ce fils devenu fou qui avait vécu dans la brousse avec un jaguar pendant des semaines, couraient de bouche à oreille et de porte en porte.

Belonísia et moi étions les plus proches et, sans doute pour cette raison, celles qui se chamaillaient le plus. Nous avions quasiment le même âge et arpentions ensemble le terrain autour de la maison, en quête de fleurs et d'argile, ramassant des pierres de différentes formes pour construire notre fourneau, des branches pour fabriquer notre établi de cuisine et les outils destinés à labourer nos champs imaginaires, jouant à répéter les gestes que nos parents et nos ancêtres nous avaient légués. Nous nous disputions sur le meilleur endroit où planter, sur ce qu'il fallait semer ou cuisiner. Nous nous disputions pour les chaussures faites de larges feuilles vertes qu'on trouvait dans les bosquets environnants. Nous chevauchions des perches en guise de chevaux,

nous ramassions des bouts de bois pour en faire des meubles. Lorsque les disputes se transformaient en bagarres et en cris, notre mère intervenait sans ménagement, et elle nous ramenait à la maison, nous privant de sortie pour nous apprendre à mieux nous conduire. Nous promettions de ne plus nous battre, jusqu'à ce qu'on nous autorise à sortir dans le jardin ou dans la cour; nous recommencions à jouer, mais pour retourner bien vite à nos querelles, non sans égratignures et parfois même jusqu'à nous arracher des poignées de cheveux.

Dans les premiers mois qui suivirent ce jour où l'une de nous perdit sa langue, nous fûmes gagnées par un sentiment de solidarité très fort. Au début, une grande tristesse s'installa dans la maison. Voisins et compères vinrent nous rendre visite et nous souhaiter un prompt rétablissement. Ma mère se faisait relayer par les voisines, qui s'occupaient des plus jeunes enfants pendant qu'elle cuisinait des bouillies, une pâtée pour aider à la cicatrisation, des purées d'ignames, de patates douces ou de manioc. Notre père s'en allait aux champs dès le lever du jour. Il prenait ses outils après avoir caressé nos têtes en murmurant ses prières aux enchantés. Quand nous reprîmes nos jeux, les disputes furent oubliées: maintenant l'une devrait parler pour l'autre, devenir la voix de l'autre. À partir de ce jour, il lui faudrait développer la sensibilité nécessaire à ce compagnonnage. S'astreindre à déchiffrer les yeux et les gestes de sa sœur. Nous serions égales. Celle qui prêterait sa voix aurait à interpréter les signes corporels de la sœur

devenue muette, et il incomberait à celle qui s'était tue d'apprendre à transmettre par amples mouvements et vibrations minimales les messages à communiquer.

Pour que cette symbiose puisse se réaliser et produire un effet durable, les querelles furent, naturellement et pour un temps, mises de côté. Nous occupâmes nos journées à appréhender le corps de l'autre. Au début, ce fut difficile, très difficile. Il fallait répéter des mots, soulever des objets, montrer du doigt les choses qui nous entouraient, en essayant de comprendre ce que telle ou telle mimique signifiait. Au fil des ans, cette gestuelle devint un prolongement de nos façons de nous exprimer, jusqu'à nous fondre presque l'une avec l'autre, sans rien perdre pour autant de notre individualité. Il nous arrivait de nous fâcher, mais bientôt la nécessité de communiquer ce dont l'une avait besoin, et la même nécessité de communiquer à l'autre ce qui devait être exprimé, nous faisaient oublier nos griefs.

C'est ainsi que je devins une partie de Belonísia, tout comme elle devint une partie de moi. C'est ainsi que nous avons grandi, appris à débroussailler, observé les prières de nos parents, pris soin de nos jeunes frères et sœurs. C'est ainsi que nous avons vu les années passer, nous sentant presque siamoises à partager un même organe pour manifester ce à quoi nous aspirions.